

HAMON-LEHOURS, ÉMILIE (dir.) et ANA CONDÉ (coll.). *La Représentation de la sorcière et de la magicienne. Du XVI^e siècle à nos jours en Europe occidentale.* Paris, Classiques Garnier, 2021, 242 p. ISBN 978-2-406-12284-5

Bertrand Bergeron

Volume 21, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107044ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107044ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2023). Compte rendu de [HAMON-LEHOURS, ÉMILIE (dir.) et ANA CONDÉ (coll.). *La Représentation de la sorcière et de la magicienne. Du XVI^e siècle à nos jours en Europe occidentale.* Paris, Classiques Garnier, 2021, 242 p. ISBN 978-2-406-12284-5]. *Rabaska*, 21, 251–255.
<https://doi.org/10.7202/1107044ar>

Parmi les annexes, l'on trouve plusieurs cartes fort utiles qui alimentent la compréhension de cette ville unique et même la transcription d'une lettre du président américain, Thomas Jefferson, destinée à la mère supérieure Thérèse Farjon en 1804, un an après la vente de la Louisiane.

En somme, cette édition des *Relations* de Hachard, annotée et commentée par Chantal Théry est un ouvrage fascinant qui sert à éclairer une période méconnue de l'histoire de l'Amérique francophone. Écrites d'une perspective insolite, celle d'une jeune religieuse au début de la colonisation française de la Louisiane, ces lettres sont bonifiées par une recherche rigoureuse et une mise en contexte soigneusement réalisée.

NATHAN RABALAIS

Université de Louisiane à Lafayette

HAMON-LEHOURS, ÉMILIE (dir.) et ANA CONDÉ (coll.). *La Représentation de la sorcière et de la magicienne. Du XVII^e siècle à nos jours en Europe occidentale*. Paris, Classiques Garnier, 2021, 242 p. ISBN 978-2-406-12284-5.

Au cours d'une recension exhaustive de l'imaginaire légendaire de ma région natale (Saguenay–Lac-Saint-Jean) effectuée voici quelques décennies, je n'ai relevé que deux légendes se rapportant à la sorcellerie et, à ma grande surprise, les protagonistes ne se révélèrent pas être des sorcières, mais des sorciers, ce qui, dans la tradition orale, est plutôt rare. Mais le choix du sorcier s'imposait à cause du contexte : les événements se déroulaient dans un camp de bûcherons, lieu de confinement à l'époque exclusivement masculin. Dans le premier récit, un amoureux transi, qui se désolait de l'absence de celle qui occupait toutes ses pensées, avait remis une boucle de cheveux de sa dulcinée à un bûcheron qui se disait sorcier sans savoir que l'élue de son cœur, suspectant un comportement peu avouable, lui avait remis une mèche prélevée à même le bout de la queue de la vache que son père était en train d'écorcher. Après quelques imprécations du sorcier, la peau de la vache vint choir avec fracas au milieu du camp à la grande consternation des occupants. La narratrice livra son récit sur un ton moqueur, laissant entendre qu'il y avait plus à en rire qu'à s'en effrayer et que, tout compte fait, cette anecdote n'était pas digne d'être crue. Il faut avouer qu'au Lac-Saint-Jean, territoire de peuplement récent (1838), de telles légendes ne sont pas parvenues à s'implanter durablement pour la raison que les défricheurs provenaient de régions où de tels récits circulaient de moins en moins et s'amenuisaient au point de disparaître de la chaîne de transmission orale. Quant à la seconde légende, la frontière ténue séparant la sorcellerie de la magie s'estompe et les phénomènes observés conduisent

le narrateur à douter de leur réalité au motif qu'il n'arrive pas à s'expliquer ce qu'il est pourtant à même de constater. L'hésitation du narrateur laisse l'auditeur (ou le lecteur) hésitant (*Au Royaume de la légende*, « Le bûcheron fauteur de maléfices », 1988, p. 210).

D'autres régions peuvent revendiquer d'héberger des sorcières et je pense ici à la Beauce qui s'avéra un terrain fertile pour l'ethnologue Jean-Claude Dupont et lui fournit d'abondants matériaux pour son *Légendaire de la Beauce*. Robert-Lionel Séguin, dans *La Sorcellerie au Québec du XVII^e au XIX^e*, tout en procédant à un inventaire de l'univers sorcellaire en Nouvelle-France, ne dénicha rien de comparable à ce qui se produisit à Salem (Massachusetts) en 1692 : dix-neuf personnes faussement convaincues de sorcellerie furent pendues, une femme fut lynchée à mort, plusieurs inculpés moururent dans des geôles sordides. Le peuplement récent (1608) et tout de même timide de la Nouvelle-France explique en partie sa tiédeur répressive en comparaison du vieux pays et bénéficia de la décision de Louis XIV d'interdire aux tribunaux de recevoir des causes liées à la sorcellerie après l'affaire des poisons qui le concerna de très près. Seules étaient désormais justifiables les causes à caractère criminel bien documentées, ce qui eut l'heur de bousculer certaines habitudes judiciaires.

On ne peut parler de sorcellerie sans convoquer immédiatement à l'esprit le spectacle horrible des bûchers qui n'a pas semblé émouvoir outre mesure les grands auteurs classiques qui ne les mentionnent pas, à l'exception de Montaigne qui s'étonnait qu'on puisse faire griller quelqu'un pour ses idées. On ne peut l'évoquer non plus sans esprit de calcul en tentant de chiffrer le nombre de suppliciés, majoritairement des femmes. Certains avancent le nombre effarant de 9 000 000 de victimes à une époque où l'humanité n'avait pas encore atteint le milliard d'individus. J'ai lu ce chiffre naguère sous la plume de la grande écrivaine Anne Hébert et l'ai retrouvé à la fin de l'« Introduction » de *La Représentation de la sorcière et de la magicienne* (p. 8). L'affirmation n'est pas de l'autrice (Émilie Hamon-Lehours), mais de l'artiste américaine Mary Beth Edelson. En matière de sorcellerie, l'exagération est de bon aloi, presque une figure imposée. Cette comptabilité a été revue et corrigée, documents à l'appui, par Guy Bechtel dans *La Sorcière et l'Occident* (1997, p. 572). Il en arrive au chiffre de 47 640 (du début de la Renaissance au milieu du siècle des Lumières) qu'il répartit dans les divers pays qui se sont livrés à la chasse aux sorcières. Pour la France et ses voisins : 2 722.

Le choix des mots n'est pas innocent : ce recueil d'articles s'intitule *La Représentation de la sorcière...* et non pas *La Sorcière et la magicienne*, ce qui suggère, dès le titre et ce sera le cas dans les diverses contributions, qu'il ne s'agira pas d'une histoire de la sorcière, mais que, s'appuyant sur les acquis nombreux de cette dernière, les auteurs dresseront une galerie de tableaux

ou de portraits que le lecteur abordera de manière ponctuelle, ce qui ne lui interdit pas, au contraire, de se déplacer de l'un à l'autre pour en dégager des constantes à travers les études particulières. Il est entendu et clairement illustré que ces représentations ne sont en aucun cas immuables et trouvent leur expression la plus achevée dans l'article d'Agathe Giraud, *Guanhumara au xx^e siècle (Les Burgraves, Victor Hugo)* qui analyse, à travers trois mises en scène étalées sur le temps long, l'évolution de la perception du personnage : « sorcière grotesque » en 1843, « reine tragique » en 1902 et héroïne « travestie » en 1977 (p. 155-170). Toute représentation est solidaire d'une perception : dans le cas qui nous occupe, celle des trois metteurs en scène à des époques différentes. Ceci expliquant cela, il ne faudra pas s'étonner, mais s'en réjouir, de la variation des points de vue. Il revient donc à l'analyste d'en faire la synthèse. Ainsi en va-t-il pour la sorcière.

Il est bien peu question de la magicienne dans ce livre, celle-ci formant l'élite de cet univers marginal et servant de repoussoir à sa consœur déchuée. Circé en constitue la figure emblématique. Il existe donc une hiérarchisation des rôles : la magicienne domine les forces de la nature et les puissances surnaturelles qu'elle sollicite. La sorcière y est soumise et doit pactiser avec le Malin pour subordonner les forces naturelles ou surnaturelles dont elle veut se ménager les services. Dans l'opinion populaire, la sorcière lui vend son âme immortelle et devient sa femme lige. Elle reçoit une marque, signe de son appartenance à l'univers diabolique : c'est un point insensible dissimulé dans les régions les plus intimes de son corps que les tourmenteurs s'acharneront à localiser. Le diable lui octroie le don de taciturnité (elle ne parlera pas sous la torture parce que rendue insensible) et il s'accouple avec elle dans une étreinte stérile et douloureuse, la semence du Malin étant inféconde parce qu'elle est froide. Signe particulier : la sorcière est incapable de pleurer. L'énumération partielle de ces traits dresse le tableau d'une inversion du christianisme que le diable cherche à saper en pervertissant ses pratiques. D'ailleurs, les époques où on s'est adonné à la chasse aux sorcières, expression passée dans l'usage courant, renvoient l'image d'une civilisation chrétienne assiégée, en proie à une forme d'hystérie paranoïaque propagée par une prédication instituant le diable comme l'évidence d'un Dieu à jamais invisible, inaccessible et muet.

Par un renversement de perspective, la sorcière se mire dans l'image inversée de la sainte. Au « diable au corps » de la première répond le « Christ au cœur » (p. 173) de la seconde. La sainte pleure d'abondance, les stigmates du Christ supplicié s'impriment dans sa chair, elle entre en extase, alors que la sorcière manifeste tous les signes de l'hybris diabolique au point que le cumul des affections tant chez l'une que chez l'autre peut faire passer la sainte pour une possédée, ce qu'elle est en fait.

Toutes ces choses sont connues et débattues depuis des siècles et *Le Marteau des sorcières* en a consigné la majorité des manifestations. Le lecteur versé dans la chose sorcellaire en reconnaîtra sans peine l'imposant catalogue. Ce qui est nouveau et apporte sa touche d'originalité, c'est le regard porté sur cette femme décriée. Elle est désormais appréhendée et analysée selon une lecture féministe qui fait du corps de la femme un lieu et un enjeu de domination patriarcale. Il était impossible que des comportements aussi massivement féminins n'aient pas attiré l'attention et suscité l'intérêt de la mouvance féministe. En prenant en compte la durée et le nombre des victimes, on ne peut écarter l'idée qu'il s'est agi d'un « féminicide de masse » toléré par les autorités en place (L'expression entre guillemets est tirée de *Féminicides. Une histoire mondiale*, de Christelle Taraud, Paris, La Découverte, 2022, 927 p.). Le pouvoir patriarcal s'est acharné sur le corps de ces femmes afin de mieux posséder et séquestrer leur esprit. Les analyses féministes ont procédé à une véritable révolution au sens originel du terme en renversant entièrement la représentation de la sorcière et partant, sa perception. De femme laide, vieille, horrible, déclassée par la magicienne, exclue de la société, condamnée à la solitude, la mouvance féministe a construit une figure emblématique de la révolte contre l'ordre social et patriarcal, une militante des droits de la femme : « Elle incarne la peur d'une révolte des femmes dans une société dominée par les mâles » (Florent Libral, p. 96). Femme abhorrée, elle devient le symbole et la porte-parole des revendications de ses semblables en exclusion. Cette posture contestataire assumée avec fierté pose problème à l'anthropologue Emmanuel Todd qui se permet ce commentaire sévère : « Le succès dans les classes moyennes d'un livre comme *Sorcière. La puissance invaincue des femmes*, de Mona Chollet, évoque surtout une désorientation. Comment tant de femmes modernes peuvent-elles s'identifier aujourd'hui aux près de 40 000 femmes massacrées par la furie masculine aux XVI^e et XVII^e siècles ? Il y a là quelque chose d'étrange, comme un problème dans l'émancipation » (*Où en sont-elles ? Une esquisse de l'histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2022, p. 12-13).

On ne peut que regretter – et ce n'est pas ici une critique de cet essai choral limité par la documentation disponible – l'impossibilité d'avoir accès à la parole de ces réprochées par leur milieu. Leur analphabétisme nous en a privés et l'Inquisition la leur a confisquée. Leur voix n'est audible, par une tragique ventriloquie, qu'à travers celle de l'inquisiteur qui leur posait des questions préalablement formulées pour lesquelles il exigeait des réponses conformes à un scénario préétabli. On ne connaît la sorcière authentique qu'à travers la représentation du système de sa répression. Ses désirs, ses aspirations, son mode de vie, sa vision du monde ne nous sont parvenus que

de manière indirecte sinon biaisée. À ce que je sache et jusqu'à plus ample informé, aucune d'elles n'a revendiqué le statut qui l'a conduite au bûcher. Le contact avec la culture savante fut néfaste pour cette femme issue des couches populaires. Si on suit la thèse de Robert Muchembled (*Culture populaire et culture des élites dans la France moderne*, 1978), les tenants de la culture savante cherchaient à extirper, à travers la chasse aux sorcières, les représentantes de la culture populaire afin d'y substituer la leur et elle seule. Ce livre veut rétablir ces femmes tourmentées dans leur dignité.

La Représentation de la sorcière et de la magicienne, réunissant dix articles précédés d'une « Introduction » et suivis d'une « Conclusion », jette un regard perçant, voire percutant, sur ces femmes qui ont servi de boucs émissaires pendant des siècles. Elles avaient le désavantage de présenter des réponses faciles à des situations complexes. Les chasses aux sorcières dispensaient de réfléchir sur les causes des dysfonctionnements sociaux. S'acharner sur elles permettait d'évacuer des tensions longuement accumulées et leur libération mortifère procurait pour un temps un apaisement prophylactique.

Il faut reconnaître aux divers contributeurs la qualité exceptionnelle de leurs réflexions livrées dans un style dense qui ne s'égare jamais dans les digressions. Si *La Représentation de la sorcière et de la magicienne* ne revendique pas le statut d'un traité historique, elle en éclaire des pans qui serviront dans un avenir proche à une réécriture plus complète et plus équitable. Et s'il faut retenir une réflexion dans cette incursion dans l'univers sorcellaire, peut-être vaut-il mieux s'arrêter sur celle-ci qui donne le ton du regard féministe sur le sujet : « Méfiez-vous des apparences : derrière chaque femme est une sorcière » (Chloé Delaume, p. 217).

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

LEBLANC, THOMAS. *Contes d'Acadie*. Édition critique par RONALD LABELLE. Québec, Septentrion, coll. « Études acadiennes Pascal-Poirier », 2022, 166 p. ISBN 978-2-89791-387-8.

L'ethnologue Ronald Labelle a consacré une large part de sa carrière à mettre en valeur le patrimoine immatériel des francophones des provinces maritimes. La publication du présent ouvrage rend accessibles, près de quatre-vingts ans après la mort du journaliste-folkloriste Joseph-Thomas LeBlanc, cinq textes littéraires inspirés de la tradition orale acadienne.

LeBlanc fait figure de véritable pionnier en ce qui a trait à l'étude du folklore en Acadie. Personnage certes méconnu, il occupe toutefois une